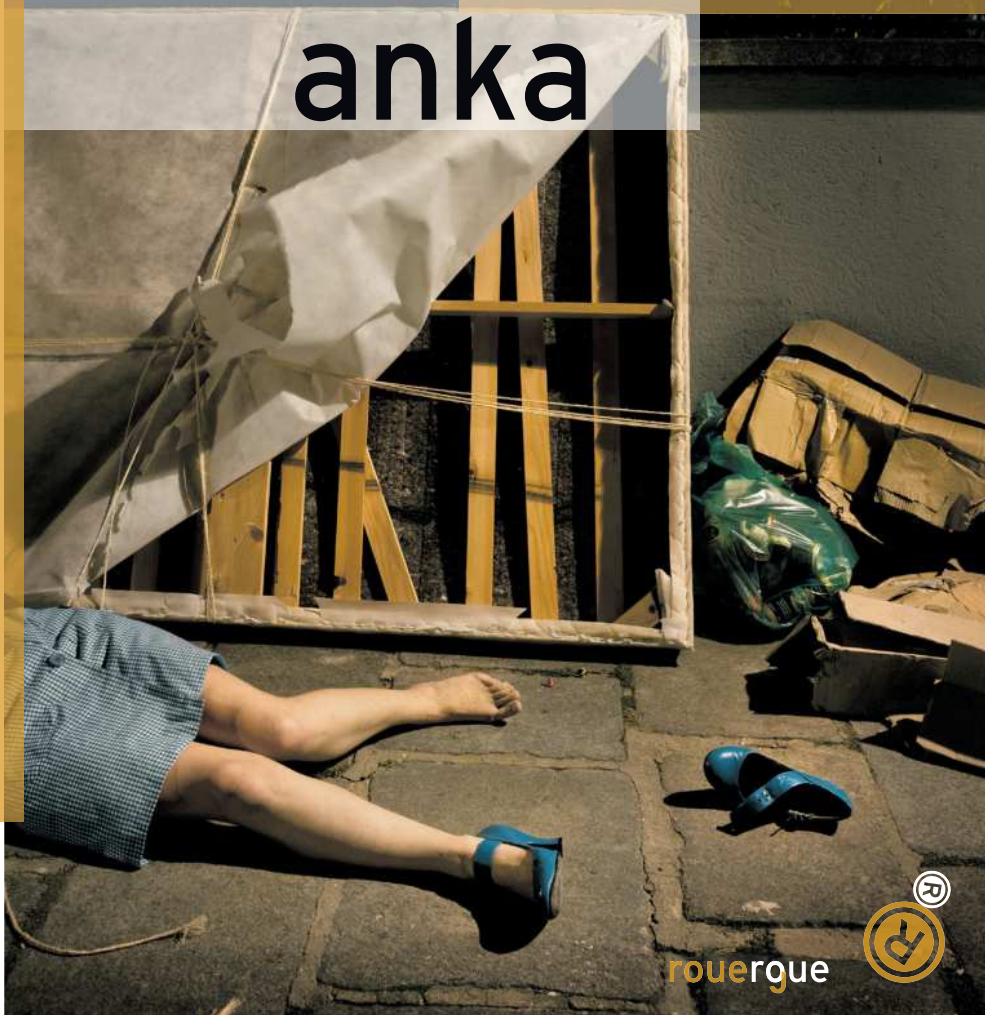


Guillaume Guéraud

anka



Marco tire la langue devant ses devoirs de géométrie quand deux agents de police lui annoncent abruptement la mort de sa mère. Il encaisse. Sauf que, moins de cinq minutes plus tard, sa mère rentre à la maison...

Ce n'est pas une erreur, ni une histoire de fantôme, c'est juste l'histoire d'un oubli. Anka, vingt-neuf ans, est morte en plein jour dans un parc et personne ne s'en souvient. Marco va combler le vide de sa propre existence en cherchant les traces de cette inconnue. C'est juste l'histoire d'un rapprochement. Entre un adolescent vivant sans repères et une femme morte sans attaches.

Du même auteur au Rouergue :

Cité Nique-le-Ciel - 1998, roman doado.
Chassé croisé - 1999, roman doado.
Les chiens écrasés - 1999, roman doado.
Coup de sabre - 2000, roman doado.
Dernier western - 2001, roman la brune.
Apache - 2002, roman doado.
Arrête ton cinéma - 2003, Zig Zag (ill. Henri Meunier).
Arc-en-fiel - 2004, album (ill. Goele Dewanckel).
Couscous clan - 2004, roman doado.
Ma rue - 2004, album (ill. Anne Von Karstedt).
Manga - 2005, roman doado.
Je mourrai pas gibier - 2006, roman doado Noir.
La brigade de l'œil - 2007, roman doado Noir.
Raspoutine - 2008, album (ill. Marc Daniau).
Le Contour de toutes les peurs - 2008, roman doado Noir.
Déroute sauvage - 2009, roman doado Noir.
Sans la télé - 2010, roman doado.

Né en 1972 à Bordeaux, **Guillaume Guéraud** vit à Marseille.

L'auteur remercie le Centre national du livre
qui lui a attribué une bourse de création
pour écrire ce livre dans de bonnes conditions.

Photographie de couverture : Clément Darrasse & Dorothy-Shoes

doado

Guillaume Guéraud
Anka

*Merci à Failan de Song Hye-cung,
à Anka dans Dimanche à six heures de Lucian Pintilie
et à Caroline pour les étincelles.*

Personne ne frappe jamais de cette façon à une porte.

Hormis les flics – mais je l'ignorais.

Je torchais des exercices de géométrie dans la cuisine quand la rafale de coups a fait vibrer le loquet. Même les murs ont tressailli. J'ai lâché mon crayon et il a roulé sous la table.

Merde – qui se permet de cogner comme ça alors que la sonnette fonctionne ?

Sûrement un des rigolos que fréquente ma sœur, je me suis dit, un de la clique du club de boxe, elle est déjà sortie avec trois de ces connards, rien que des mules.

Les coups ont redoublé pendant que je ruminais.

Je me suis levé en traînant des pieds – genre « tout me fait chier ».

Les rafales bourdonnaient entre mes tempes.

Je suis pas du genre trouillard. Sauf que le théorème de Thalès me collait la pression. Sauf que ces vilains coups exigeaient de la prudence. Ou peut-être

que, finalement, ouais, peut-être bien que j'avais la trouille. J'ai pas ouvert tout de suite. J'ai d'abord regardé par le judas.

Derrière la porte – deux mecs d'une quarantaine d'années, un gros rougeaud aux yeux méchants et un moustachu fatigué qui bombait le torse pour donner le change.

Pas des mecs du club de boxe. Pas des représentants. Pas des connaissances.

J'ai fini par ouvrir – genre « c'est quoi le problème ? »

– Monsieur Fontan ? a demandé Moustachu Fatigué.

– Mon père n'est pas encore rentré... j'ai dit.

Ça devait être pour mon père, forcément, vu que moi personne ne m'appelle « monsieur Fontan » – à part les profs quand je les fous en rogne.

– Police nationale ! a fait Gros Rougeaud. On peut ?

Il a désigné l'intérieur de l'appartement pour me faire comprendre que sa question « on peut ? » signifiait « on veut ! »

J'ai dû m'écarter pour les laisser passer. Ils ne m'ont pas montré le moindre insigne, pas comme les flics qu'on peut voir dans les films, ils se sont juste avancés et j'ai dû m'écarter pour les laisser passer.

– Bon... a soufflé Moustachu Fatigué.

Ils ont refermé la porte derrière eux et, comme je savais pas quoi faire, ni s'il fallait leur proposer de passer à la cuisine ou au salon, on est restés là dans le vestibule et je les ai regardés en cogitant.

Sur leur front était clairement marqué « je suis un gros con » – ce qui signifiait clairement « je suis un flic ».

Gros Rougeaud a consulté sa montre avant de grommeler :

– À quelle heure rentre ton père ?

– Vers dix-huit heures... j'ai répondu. Mais ma mère ne devrait pas tarder...

Moustachu Fatigué a alors posé une main sur mon épaule et a rivé ses yeux aux miens :

– Non, mon petit, non.

– Quoi non ?

– Ta maman ne va pas rentrer.

Il plissait les yeux comme un mauvais comédien pour se forcer à mettre de la tristesse dedans. Je me suis demandé à quoi il jouait. Déjà, le fait qu'il mette sa main sur mon épaule, j'ai trouvé ça bizarre. Je me suis demandé si ça tournait bien rond. Puis on aurait cru qu'il s'adressait à un môme de deux ans et demi. Je me suis demandé pour qui il me prenait. Ou plutôt pour qui il se prenait.

Sauf que les flics se croient tout permis alors ils vous parlent comme ça leur chante.

Gros Rougeaud a tiré deux feuilles pliées en quatre de sa poche :

– Ta mère est morte.

Il a dit ça comme ça.

Honnêtement, j'ai très bien entendu, j'ai même parfaitement compris. Sauf que j'ai pas vraiment

percuté. Comme si ça avait rebondi dans le vide. À cause de la situation, je suppose, vu que c'était pas croyable d'annoncer ça comme ça.

On était là tous les trois debout dans le vestibule, ce mec qui m'appelait « mon petit » et qui disait « ta maman », moi avec « vas-y, accouche, c'est quoi le problème ? » inscrit sur ma tronche, et l'autre qui me balançait « ta mère est morte », sans déconner, ça semblait invraisemblable.

En fait, je sais pas, mais rien ne me paraissait naturel depuis que je leur avais ouvert la porte. Ni leur présence, ni leur comportement, ni ce qu'ils disaient. Comme dans une putain de mauvaise série télé.

Gros Rougeaud a pourtant essayé de me convaincre.

– Voilà le certificat de décès de madame Fontan. Et une convocation pour ton père qui va devoir venir reconnaître le corps.

Bon. J'ai pris les deux feuilles qu'il me tendait. Et rien.

Pas de tremblements. Pas un choc. Aucune réaction.

Rien – juste l'impression qu'un truc clochait.

J'ai tout de suite su qu'un truc clochait. Sans savoir quoi. C'est pas que je refusais d'admettre les faits ou que je voulais pas voir les choses en face, non, j'ai immédiatement saisi que tout ça ne me concernait pas.

Ça ne cadrerait pas.

J'ai cherché le truc qui déconne – j'ai pas trouvé.

Les deux flics avaient l'air embarrassé et ça me fou-
tait mal à l'aise.

J'aurais dû jeter un œil sur les feuilles que je tenais
à la main pour que le truc me saute à la figure. Mais
j'ai rien fait. Je devais être ailleurs. Loin. À attendre
que ces flics se cassent.

– Ça va aller, petit ? s'est inquiété Moustachu
Fatigué.

J'ignore si j'ai répondu « oui » ou « non » ou quoi.

J'ai juste dégagé sa main de mon épaule et ils sont
partis.

Je suis resté là debout dans le vestibule avec ces
feuilles à la main.

À me demander ce qui venait de se passer.
Naviguant entre « j'y crois » et « j'y crois pas ».
Me cognant la tête sans même bouger.

Je sais pas combien de temps je suis resté comme
ça. Ni ce que j'ai fait. À part refermer le verrou.

Dans la cuisine, je me suis baissé pour ramasser
mon crayon et, quand je me suis redressé, mon crâne
a heurté l'angle de la table, putain, ça m'a fait un mal
de chien.

J'ai entendu Nina Simone qui chantait dans le
salon. La chaîne était pourtant éteinte tout à l'heure.
J'avais dû l'allumer sans m'en rendre compte. Après le
départ des flics. Et mettre le disque préféré de ma mère.

J'aurais pu téléphoner à mon père. Ou à ma sœur.

Mais je me suis rassis devant mes exercices de géo-
métrie. Et j'ai mâchouillé mon crayon.

Don't let me be misunderstood de Nina Simone dans
le salon.

J'ai planté mes dents dans le bois du crayon et je
l'ai déchiqueté en millions de morceaux.

Des copeaux plein la bouche et le goût du graphite
sur ma langue.

Puis le verrou de la porte a claqué – et ma mère
est rentrée.

Son corps est recroquevillé sur un banc du parc. Dans des vêtements bien trop grands pour elle. De la bile et du sang maculent tout le devant de son tee-shirt. En début d'après-midi, quand elle avait encore suffisamment de force, elle est parvenue à se courber pour vomir entre ses pieds sans se tacher. Une fois. Deux fois. Trois fois. Après ça, elle n'a plus trouvé le courage, ni les gestes, ni le sens valable du moindre effort, alors elle s'est laissée aller. Elle s'est pissée et s'est vomie dessus en même temps. Essayant juste de ne pas s'étouffer avec la bile et le sang qu'elle crachait. Le parc est presque vide maintenant. Le gardien oriente les derniers promeneurs vers la sortie avant la fermeture des grilles. « Mademoiselle ? » il lui demande. Elle aurait aimé s'entendre appelée « mademoiselle ». Mais ses oreilles sont vides. Des carapaces opaques lui figent les yeux. Un filet de morve solidifié est suspendu entre ses narines et ses genoux. Le gardien constate qu'elle est morte.

Des copeaux de crayon étaient répandus un peu partout. Entre les pages de mon cahier de géométrie. Sur la table. Par terre. Et dans ma bouche.

Je me suis mis à chialer.

À cause de quoi, j'en sais rien, vu qu'il n'y avait plus de raison valable.

Le choc, peut-être, parce que voir débarquer ma mère, aussitôt après avoir entendu dire qu'elle était morte, ça m'a quand même fait bizarre.

J'avais pourtant pas cru une seconde à l'histoire des flics. Mais l'idée avait dû faire son chemin et voilà que ça me faisait sangloter à retardement.

Bon sang, je me suis dit, elle est là, elle vient de rentrer et, en même temps, j'ai imaginé en vrac toutes les choses qui auraient disparu si elle avait vraiment été morte, si c'était arrivé aussi brutalement que les flics avaient voulu me le faire croire, j'ai pensé à un tas de bêtises, à qui me préparerait mon petit déjeuner, qui me pousserait à apprendre mes leçons, qui me régalerait avec ce fameux tiramisu, qui me conseillerait de

bons films, qui me soutiendrait contre les reproches de mon père, qui me glisserait sa main dans les cheveux en assurant que c'est pas grave et que je devrais pas m'en faire pour ça, merde, toutes ces conneries ont dévalé de mon crâne alors que des larmes de plus en plus énormes me sortaient des yeux.

Ça n'a pas duré longtemps – juste le temps que ma mère franchisse la distance entre la porte d'entrée et la cuisine.

Elle a fait une de ces têtes :

– Marco ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

J'ignore dans quel ordre je lui ai raconté les choses, les flics et le certificat de décès et la main sur mon épaule et debout dans le vestibule et le truc qui déconnaît et qu'elle était morte, j'ai dû tout mélanger, mais j'ai fini par lui désigner les deux feuilles que j'avais laissées pliées en quatre sur la table.

Puis – j'ai compris.

J'ai trouvé ce qui ne cadrait pas.

Le truc qui déconnaît – et que j'avais pas relevé.

Gros Rougeaud avait dit « le certificat de décès de *madame Fontan* ». Or ma mère ne s'appelle pas *madame Fontan*. Mon père et ma mère ne sont pas mariés. Fontan, c'est le nom de mon père. Le nom de ma mère, c'est pas Fontan, c'est Sandrelli. Après, forcément, vu que ça fait vingt ans qu'ils vivent ensemble, vu que ma sœur et moi on porte le nom de notre père, la plupart des gens l'appellent *madame Fontan*.

Mais sa carte d'identité porte le nom de Sandrelli. Son compte en banque et son permis de conduire portent le nom de Sandrelli. Tous les courriers qui lui sont adressés portent le nom de Sandrelli.

Pour l'administration, pour les impôts, pour la sécurité sociale, elle n'a jamais porté le nom de *Fontan*.

Alors pareil pour la police – sauf que, sur le coup, j'avais pas fait gaffe.

– Ils ont dit que t'étais morte... j'ai répété les yeux secs.

Elle a attentivement lu les deux feuilles et elle les a reposées avec embarras.

Je me suis concentré sur les triangles de mon cahier de géométrie pour éviter que mes larmes ne reviennent.

Elle s'est approchée de moi et a passé ma tête entre ses bras pour me serrer contre elle tout en glissant sa main dans mes cheveux et j'ai pas pu me retenir davantage, j'ai recommencé à pleurnicher à cause de ça, à cause de ses gestes, à cause du pire qui aurait pu arriver, à cause de mon imagination qui filait à l'envers.

– C'est rien... elle a juste dit.

J'ai presque crié :

– Comment ces connards se débrouillent pour annoncer un truc pareil à une mauvaise adresse ?

Ma mère s'est écartée de moi.

Elle a tourné le dos pour attraper un verre dans le placard. Elle a sorti la bouteille d'eau du réfrigérateur. Elle est revenue vers la table en grimaçant.

Puis elle a dit :

– Ils ne se sont pas trompés d'adresse.

Elle me regardait sérieusement et j'ai aussitôt arrêté de pleurer.

– Comment ça ?

Elle a détaché ses yeux des miens pour remplir son verre.

De la maladresse dans ses mouvements – ce qui signifiait « je suis mal à l'aise ».

Elle a bu deux ou trois gorgées et a pointé un doigt sur les deux feuilles :

– Ton père s'est marié avec cette fille.

Merde – sans rigoler ?

Elle rigolait pas.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Ton père s'est marié avec cette fille il y a dix ans.

Merde alors – n'importe quoi.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Ça fait vingt ans que vous vivez ensemble...

À croire que mon père menait une double vie – c'était grotesque.

Ma mère a avalé une nouvelle gorgée d'eau et a souri :

– Il a fait un mariage blanc.

– Un mariage blanc ?

– Un faux mariage. Pour des papiers.

– Je sais bien ce qu'est un mariage blanc ! Mais je vois pas ce que papa...

J'avais haussé le ton sans m'en rendre compte – je ne suis pas allé au bout de ma phrase.

– Pour permettre à cette fille d'obtenir la nationalité française ! a simplement expliqué ma mère.

Merde alors – à croire que mon père se souciait des sans-papiers, tu parles, c'était encore plus risible que le reste.

– Il la connaissait ?

– Même pas.

– Alors quoi ? Il a fait ça comme ça ?

Elle est allée rincer le verre dans l'évier – sans me répondre.

J'ai insisté :

– T'es en train de me dire que papa se préoccupait du sort des sans-papiers ?

– Pas vraiment.

Elle ne souriait plus.

– On avait deux loyers de retard... Ça a permis à ton père de les régler.

– Je vois pas comment.

– Il a fait ça pour mille cinq cents euros.

Voilà – ça sonnait plus juste.

J'ai ricané méchamment :

– Évidemment. Il pouvait pas faire ça pour autre chose que du fric.

– Tu connais ton père...

– Tu parles ! j'ai craché. Je savais même pas qu'il était marié !

Merde – qui le savait ?

Ils ne sont que quatre pour son mariage. Elle et son mari et leurs deux témoins de circonstance. Elle vient tout juste de découvrir son mari. Il est aussi mal à l'aise qu'elle. « Thomas Fontan » se présente-t-il en lui tendant la main. Francis plaisante en les poussant l'un vers l'autre. « Faites pas les timides ! Vous allez devoir vous embrasser sur la bouche dans moins de cinq minutes ! » Elle connaît déjà Francis. C'est lui qui s'est occupé d'organiser tout ça. Contre cinq mille euros. « Il n'y a rien de mieux pour te garantir un permis de séjour » a-t-il assuré. La cérémonie est vite expédiée. Même l'adjoint au maire qui les marie semble savoir que tout est faux. Elle effleure subrepticement les lèvres de son faux mari, en souriant, au moment où le photographe appuie sur le déclencheur. Elle ne s'en souviendra certainement pas alors elle achète aussitôt un tirage numérique de cette photo. « Mon fils a eu quatre ans la semaine dernière ! » dit Thomas à Francis en sortant de la mairie. « Comment il s'appelle ? » ose-t-elle lui demander. « Marco... » Elle hoche la tête. Peut-être qu'elle le rencontrera un de ces jours.

Ouvrage réalisé
par les éditions du Rouergue et le Studio Actes Sud



www.centrenationaldulivre.fr